

NAPOLEON ROUSSEL



LA BIBLE

LA BIBLE

RÉSUMÉE



BIBLIOTHÈQUE **COLORIÉE** POUR LA JEUNESSE

LA BIBLE

RÉSUMÉE

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL



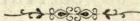
PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4

—
1862

INTRODUCTION



A MES JEUNES LECTEURS



Mes jeunes amis, il n'y a pas bien loin des oiseaux aux quadrupèdes, ni des quadrupèdes aux champs ; mais à quelle distance de tout cela ne vous paraît pas la Sainte-Bible ! C'est de ce livre divin cependant que je viens vous parler. La distance entre ces deux sujets n'est qu'apparente ; tout dépend du point de vue où ils sont étudiés. Vous avez sans doute remarqué qu'en vous parlant des animaux et des champs, je me suis moins inquiété de les décrire eux-mêmes que de prendre occasion de leurs formes ou de leurs instincts pour élever vos esprits et vos cœurs vers le Dieu qui les a créés. L'insecte, le passereau, l'aigle, m'ont servi d'échelons pour atteindre aux cieux, et je n'ai préféré la campagne à la ville, que parce que les œuvres du Créateur s'y montrent plus à découvert. Si donc,

après avoir lu mes premiers volumes, vous n'étiez pas un peu préparés à lire le dernier, je serais bien déçu ; car mon but, en écrivant, a toujours été de vous faire goûter ce qui me reste à vous dire.

Et pourquoi, jeunes enfants, ne vous occuperiez-vous pas aussi bien que les grandes personnes des sujets religieux ? Cela vous concerne-t-il moins que les autres ? Jésus a-t-il dit : Laissez venir à moi les vieillards ? Non ; mais : « Laissez venir à moi les enfants. » Et quand il a ajouté : « Le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent, » de qui parlait-il ? Des personnes âgées ? Non ; toujours des enfants. Qui Jésus a-t-il béni ? Seraient-ce les mères ? Non ; les enfants ! Et comment vers la fin de sa vie nomme-t-il ses disciples bien-aimés ? « Petits enfants ! »

Vous le voyez donc : d'après Jésus, c'est à vous, à vous surtout que l'Evangile doit être annoncé. Toutefois, peut-être pensez-vous encore être bien jeunes pour vous occuper d'un tel sujet. Eh bien ! dites-moi, mon enfant, quel âge a votre âme ?

— Mais les âmes n'ont point d'âge.

— Pourquoi ?

— Sans doute, parce qu'elles ne doivent ni vieillir ni mourir.

— Et à quel âge doit mourir votre corps ?

— Je ne sais pas.

— Dites-moi du moins à quel âge il vous paraît probable qu'il mourra.

— Quand il sera bien vieux.

— Vous vous trompez ; la moitié des créatures humaines meurent avant l'âge de vingt ans, et le quart dans le cours de leur première année ! En sorte que, pour être le plus près possible de la vérité, il faut dire : La mort est de tous les temps.

Maintenant, si votre âme doit vivre toujours et si votre corps peut mourir demain, quand conviendrait-il de vous occuper de votre salut ?

— Avant demain.

— Très-bien ; aussi la Bible a-t-elle dit : « Aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs. » C'est donc aujourd'hui, à présent, qu'il faut vous occuper d'un sujet si sérieux et pour lequel dans une heure il peut être trop tard !

Encore une ou deux questions : A quel âge peut-on être sauvé ?

— Je ne pense pas qu'il y ait pour cela d'âge fixé.

— C'est vrai ; mais qui doit-on sauver ?

— Sans doute, ceux qui sont perdus.

— Et vous, à votre âge, avez-vous déjà fait quelque chose pour vous perdre ? Avez-vous fait le mal?... Vous ne répondez pas?... Vous baissez les yeux?... C'est une réponse assez claire. Eh bien ! si, tout jeune que vous êtes, vous avez accompli le péché, vous n'êtes donc pas trop jeune pour être sauvé, et peut-être demain serez-vous trop vieux.

— Comment ?

— Oui, si vous mouriez cette nuit. Jésus-Christ lui-même a dit à celui qui ne s'occupait que de la vie présente : « Insensé, cette nuit même ton âme te sera redemandée ! » Ainsi, l'âme n'a pas d'âge ; le corps peut mourir demain ; vous êtes déjà pécheur et déjà vous pouvez être sauvé ou perdu ! Tout cela ne vous crie-t-il pas : « Souviens-toi de ton Créateur dès le temps de ta jeunesse, avant que les mauvais jours ne viennent où tu dirais : « Je n'y prends plus de plaisir ? »

— Pour vous le faire mieux sentir, laissez-moi vous conter une histoire, histoire plus vraie que vous ne le supposerez d'abord.

Un ange du ciel avait pris en grande affection un petit enfant sur la terre et venait le visiter nuit et jour. Pour ne pas l'effrayer, l'ange se présenta d'abord

auprès de son protégé vers l'heure du sommeil et voulut lui raconter ce qui se passe aux cieux. Mais l'enfant trouva le sujet trop sérieux et voulut dormir ; il congédia l'ange et lui dit : Tu reviendras demain.

L'ange n'y manqua pas ; le lendemain au réveil il était là et offrit à l'enfant de lui apprendre à prier.

— Non, dit le petit garçon, j'ai faim ; je vais déjeuner. Reviens ce soir.

L'ange fut attristé ; cependant il partit, mais partit pour revenir, et cette fois se contenta d'offrir une simple lecture.

— Est-ce un conte ? dit l'enfant.

— Non, répondit l'ange, c'est une histoire.

— Une histoire comme celles de ma bonne ?

— Non, sur Dieu.

— Oh ! cela me fatigue ; va-t'en, tu reviendras plus tard. Plus tard l'habitant des cieux se présenta. L'enfant était malade et n'avait pas la force de l'écouter. L'ange dut sortir sans avoir parlé. Il revint le jour suivant. Cette fois son ami dormait et sa mère ne voulut pas qu'il fût réveillé.

Que faire ? L'ange ne dit rien ; il attendit, et dès que son protégé eut ouvert les yeux, il s'approcha pour lui parler. Mais le père resta et dit qu'il ne fallait pas

effrayer son chéri ; que le lendemain il serait plus fort et pourrait mieux écouter. La mère fut du même avis. Le jeune malade trouva que père et mère avaient raison, et tous trois promirent avec sérieux et sincérité que le lendemain sans faute l'enfant s'informerait de ce qui se passe aux cieux.

L'ange s'éloigna bien à regret, mais il dut céder, voulant ne rien obtenir que par la persuasion. Il revint donc le lendemain. La mère ouvrit la porte, le père écarta le rideau ; l'ange allait parler... Mais, hélas ! l'enfant était mort ?

Mes amis, cette histoire est plus vraie que vous ne pensez : c'est une parabole. L'ange, le messager céleste, c'est la Bible ; l'enfant, ce peut être vous. L'Évangile se présente à vous ; vous offre de vous instruire ; vous engage à prier ; vous parle de Dieu, du salut. Lui direz-vous : reviens ce soir, demain, plus tard ?... Songez-y ! Plus tard, c'est jamais ; plus tard, c'est trop tard ! L'ange arrive, il va parler... l'enfant est mort !

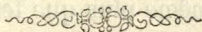
Mais, grâce à Dieu, nous ne sommes pas à demain. Nous sommes encore au jour où Dieu vous appelle. Entendez sa voix dans le palais de Salomon : « Mon fils, donne-moi ton cœur ; » écoutez celle de Jésus sur

les bords du Jourdain : « Laissez-venir à moi tous ces petits enfants ; » et jusque dans l'île de Patmos, vous entendez l'Apôtre bien-aimé vous dire : « Jeunes enfants, je vous écris. » C'est donc à vous-mêmes que Dieu parle ; à vous que Jésus adresse ses discours ; à vous que saint Jean envoie sa lettre. Tendez l'oreille, ils vont vous parler.



LA BIBLE

RÉSUMÉE



Mes enfants, de toutes les histoires, les plus intéressantes ce sont les plus vraies ; et les histoires les plus vraies sont celles que Dieu lui-même raconte. La Bible, histoire divine, sera donc pour vous pleine d'intérêt.

Les récits que vous écoutez encore avec le plus de plaisir sont ceux qui vous concernent, ceux où votre nom se mêle, où vos parents jouent un rôle ; et s'il y avait un livre qui racontât l'histoire de votre propre famille et la vôtre personnelle en particulier, certes vous la liriez avec empressement ! Eh bien ! telle est

encore la Bible. Ce qu'elle dit vous regarde vous-même ; c'est l'histoire de votre Père céleste ; c'est l'histoire de votre propre personne dans l'avenir. La Bible vous dira ce qui doit vous arriver... et même le moyen d'influer sur votre sort. Quel n'est donc pas le prix d'un livre qui nous enseigne à diriger nos destinées !

Enfin il est une chose que vous aimez encore plus que les histoires, même plus que les histoires vraies, plus encore que les récits qui vous concernent. Ce que vous aimez par-dessus toutes choses, ce sont les cadeaux. Plus ils sont nombreux et magnifiques, plus ils vous réjouissent ! Quelle ne sera donc pas votre joie en apprenant dans la Bible que Dieu veut vous donner, non pas un vêtement magnifique, non pas une maison somptueuse, non pas un bel été dans une verte campagne ; mais une vie, une vie sans fin, dans le ciel, près de lui, au sein même de ses joies et de son amour ! Oui, mes amis, la Bible vous apprendra que vous ne devez jamais mourir, mais rendre à la terre ce corps que vous lui avez emprunté ; qu'au-delà de ce monde, où vous êtes pour quelques années, il est un autre monde que vous habiterez toujours, toujours heureux,

saints, aimants! Vous le voyez, il n'y a pas dans l'univers un livre aussi précieux pour vous que cette Bible dont je viens vous parler.



ADAM



Mes enfants, vous savez qu'il y a cinquante ans vous ne viviez pas. Vous savez aussi qu'il y a un siècle votre père n'existait pas non plus. En remontant encore, votre aïeul n'était pas dans ce monde il y a deux cents ans ; et si vous reculez ainsi pendant six mille ans, vous arriverez au jour où il n'y avait ici-bas absolument personne. L'océan et la terre, les vallées, et les montagnes, vastes solitudes, enveloppaient notre globe ; les fleuves descendaient du haut des monts dans les plaines, les champs se couvraient de moissons, les animaux s'égayaient dans les forêts, l'air était pur, le soleil brillait, les oiseaux chantaient, les fruits déjà mûrs ouvraient leur coque prêts à tomber ;

mais il n'y avait là personne pour cueillir ces fruits, écouter ces oiseaux, se servir de ces coursiers, descendre ces fleuves, parcourir cet océan et contempler ce ciel éclatant de lumière durant le jour et scintillant d'étoiles pendant la nuit. Le magnifique domaine de ce monde attendait son heureux possesseur.

C'est alors que Dieu forma votre premier père nommé Adam. Il fut fait tel qu'il pût devenir maître de cet univers, assez fort pour dompter les animaux, assez habile pour abaisser les montagnes, assez intelligent pour comprendre les beautés de la création et capable d'aimer le Créateur qui venait de lui donner la vie, le mouvement et l'être. Dieu mit Adam dans un jardin délicieux devenu sa propriété.

Cependant Adam, dans cette vaste possession, s'ennuyait. Il n'y avait là personne à qui parler ; personne pour lui répondre. Les animaux le regardaient en passant ; l'oiseau chantait sur sa tête, le chien venait lécher sa main ; mais c'était tout. Bientôt l'oiseau reprenait son vol, le chien sa course, et Adam n'avait plus avec qui s'entretenir, plus à qui donner son cœur.

C'est alors que l'Eternel dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, accordons-lui une compagne. » Et Dieu lui donna pour amie la femme nommée Eve. Pour lui faire comprendre qu'elle était de sa propre nature, qu'elle était bien pour lui, le Créateur tira la femme du corps d'Adam ; en sorte que tous deux étaient une seule chair et devaient vivre, s'unir, s'aimer, comme s'ils n'avaient qu'une seule âme.

Vous voyez que l'Eternel savait mieux qu'Adam lui-même ce qui pouvait le rendre heureux. Adam pouvait se reposer sur Dieu du soin de ce qui l'intéressait. Sa confiance en son Père était à la fois la meilleure garantie de sa félicité, et le meilleur sentiment qu'il pût avoir envers celui dont il tenait tout. Ainsi le Créateur voulût-il qu'Adam et Eve se confiassent pleinement en Lui, et Il leur donna un ordre qu'ils devaient suivre alors même que la nécessité ne leur en était pas expliquée. « Ne mangez pas du fruit de cet arbre, leur dit l'Eternel, sans quoi vous mourrez ! » Ainsi la défense de manger du fruit d'un seul arbre devait mettre Adam à l'épreuve. Sa soumission

manifesterait sa confiance en Dieu, comme sa révolte montrerait son ingratitude et son incrédulité.

Eh bien ! le croiriez-vous ? cet ordre si simple, si juste, ne fut pas observé. Adam et Eve eurent la curiosité de voir cet arbre de près. Satan leur persuada que s'ils en mangeaient le fruit, ils deviendraient comme des dieux ! Et les insensés, les orgueilleux, les ingrats, voulant s'affranchir de leur maître, en lui devenant semblables, dérobèrent le fruit défendu !

Aussitôt le remords s'éleva dans leur cœur ; ce larcin ne les avait pas rendus puissants, mais malheureux. Ils eurent honte d'eux-mêmes, et quand Dieu vint leur parler, ils allèrent se cacher dans la forêt.

Voilà l'effet de la désobéissance, elle trompe notre attente, et nous donne en souffrance ce que nous espérons en bonheur. Avant de faire le mal, nous sommes pleins d'un désir brûlant ; quand le mal est fait, nous sommes tourmentés par un cuisant regret, et nous trouvons mille fois plus de peine que nous n'avions attendu de plaisir.

Adam et Eve, honteux, se cachèrent donc dans un

bois. Quand ils entendirent la voix de l'Eternel, ils tremblèrent de crainte, et quand Dieu les interrogea, ils furent tellement troublés, qu'ils rejetèrent la faute sur un autre : « C'est la femme que tu m'as donnée, dit Adam, qui m'a remis le fruit que j'ai mangé. » — « C'est le serpent qui m'a séduite, » répondit Eve à son tour. Ainsi pour s'excuser chacun accusait autrui.

Oh! c'est bien là notre penchant naturel ; nous sommes les dignes enfants d'Adam et d'Eve. Combien de fois j'ai entendu des enfants qui avaient fait quelque sottise, dire : C'est mon frère qui me l'a conseillé ; c'est ma sœur qui m'a poussé. Quand il s'agit du mal, on dit toujours : C'est lui, C'est elle ; jamais : C'est moi !

Mais ce refus de s'accuser soi-même n'empêcha pas Dieu de punir les coupables : « Tu mourras, » dit l'Eternel à Adam, et en attendant le jour de ta mort, « tu travailleras avec fatigue. Sans travail, cette terre ne te donnera que des chardons ! » Toi, dit-il à Eve, « tu seras soumise à ton mari et tu enfanteras avec douleur. »

Mais ce Dieu, qui se montrait ici juste et sévère,

était cependant resté le même Dieu qui jadis avait créé le monde pour l'homme ; Il aimait encore sa créature. Aussi eut-Il pitié d'Adam et d'Eve qu'Il venait de condamner. A peine leur avait-Il annoncé leur punition, qu'Il y porta un adoucissement et pour eux et leurs enfants. Ce fut la promesse d'un Sauveur qui naîtrait parmi leurs descendants et qui devait un jour écraser la tête du Serpent ; c'est-à-dire nous délivrer de Satan et de ses tentations. Cette promesse n'était pas encore bien claire pour nos premiers parents, mais elle devait s'éclaircir pour leur postérité ; et nous la comprendrons toujours mieux en avançant dans cette histoire.

Adam et Eve, chassés du jardin d'Eden, eurent d'abord deux enfants, Abel et Caïn. Ce dernier jaloux de son frère, le frappa et lui donna la mort !

N'êtes-vous pas aussi surpris qu'épouvantés de ce crime ? Voilà deux hommes qui ont pour domaine la terre entière, deux hommes que leurs parents aiment avec tendresse, qui savent par leur père et leur mère qu'il est un Dieu vengeur du crime, qu'Adam et Eve viennent d'être chassés du paradis terrestre pour une

faute ; et cependant de ces hommes il en est un qui s'irrite, hait et tue son frère ! Ce n'est ni la faim, ni le froid, ni le danger, ni le besoin d'aucun genre qui pousse Caïn ; il est riche, bien portant, aimé ; mais, jaloux, il tue son semblable, son ami !

Oh ! comme il devient visible que le venin du péché que son père a commis a coulé dans son cœur ! On suit facilement l'exemple de ses parents, mais surtout encore quand l'exemple est mauvais.

Comme Adam, Caïn fut puni. Dieu le maudit et le rendit vagabond sur la terre. Il mit une marque sur lui pour préserver ses jours, mais cette marque elle-même devint le signe de sa honte, et durant sa vie entière, il traîna le remords dans son sein. Toujours le péché porte une peine cent fois plus grande que le plaisir vainement espéré !

Mes enfants, je ne puis pas, dans un si petit livre, vous donner l'histoire de six mille ans. Mais je puis au moins vous dire que les successeurs de Caïn furent dignes de lui, comme Caïn s'était montré digne de son père. La race humaine devint si méchante, que l'Eternel résolut de la détruire. Mais comme sa misé-

ricorde est toujours à côté de sa justice, Dieu conserva de tous ces hommes une famille, celle de Noé. Sur l'ordre de son Créateur, ce patriarche se construisit un vaste navire, y mit sa femme, ses enfants et des provisions, et quand l'arche fut fermée, Dieu fit pleuvoir sur la terre avec une telle abondance, que le reste de la race humaine fut englouti dans les eaux.

Quelle leçon ! Hélas ! cette leçon ne servit pas mieux aux hommes que l'expulsion de nos premiers parents hors d'Eden. Les successeurs de Noé voulurent aussi résister à l'Éternel ; ils construisirent une tour qui devait atteindre jusqu'aux cieux, pour porter au loin leur gloire, comme probablement aussi les préserver d'un nouveau déluge, bien que Dieu eût promis de n'en plus envoyer !

Cet orgueil et ce manque de confiance furent encore punis : les coupables furent dispersés, leur langage confondu, et chacun eut en lui-même la preuve que Dieu châtie toujours les révoltés.

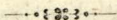
N'est-ce pas encore assez d'avertissements pour rendre les hommes obéissants ? Non, tant s'en faut ! Leur malice semble s'accroître en avançant. Les habi-

tants de Sodome et de Gomorrhe furent tels, que Dieu les détruisit sous une pluie de soufre et de feu ; et l'on trouve encore aujourd'hui sur les bords de la mer Morte des traces de cet épouvantable châtement !

Vous le voyez, mes amis, Dieu et l'homme semblent lutter : l'homme pour se perdre, Dieu pour le sauver. A chaque faute de la créature, un châtement du Créateur ; mais aussi un moyen préparé pour conserver la race pécheresse et lui faire miséricorde : à nos premiers parents, la promesse d'un Sauveur ; aux hommes du déluge, une arche de salut. Et maintenant vous allez voir ce même Dieu, avec la même bonté, donner à cette race humaine l'assurance d'une grande bénédiction par Abraham le père des croyants.



ABRAHAM



Au milieu de cette corruption générale, il y avait cependant quelques hommes qui craignaient Dieu. Abraham était de ce petit nombre. Aussi l'Eternel le choisit ; Il voulait accomplir par lui les promesses qu'Il avait faites à la race humaine. Il le fit venir de la ville d'Ur en Chaldée sur la terre de Canaan, et là, à plusieurs reprises, Il lui déclara qu'un jour cette contrée appartiendrait à sa famille ; que ses descendants se multiplieraient à tel point qu'ils dépasseraient en nombre les étoiles des cieux, et qu'enfin, par leur intermédiaire, seraient bénis tous les peuples du monde.

Représentez-vous, mes amis, un homme en pays étranger, réduit à quelques serviteurs, apprenant qu'il doit un jour, par ses enfants, couvrir les monts et les vallées qui l'entourent, et porter les bénédictions de Dieu au-delà de cette mer qu'il aperçoit dans le lointain. Quelle ne dut pas être la surprise du Patriarche ! De quelle confiance n'avait-il pas besoin pour compter sur la réalisation de cette promesse ! Oui, sans doute, mais son garant était Dieu lui-même, et Abraham crut.

L'affirmation était d'autant plus surprenante qu'Abraham et sa femme étant tous deux déjà fort âgés, il n'y avait aucune probabilité qu'ils eussent jamais des enfants. Sarah avait même été toujours stérile. Malgré tout, Abraham s'en remit à la parole de Dieu.

Enfin, le jour vint où l'espérance fut une réalité. Isaac, fils d'Abraham et de Sarah, naquit. Il grandit et se fortifia. Déjà il était capable de supporter les fatigues d'un voyage de plusieurs jours. On pouvait espérer que, marié dans quelques années, il aurait des enfants, puis des petits neveux, et qu'ainsi

s'accompliraient les magnifiques destinées prédites à Abraham.

Mais, chose étrange ! ce même Dieu, qui voulait faire d'Isaac le père de tant de nations, ordonna que, encore enfant, il fût mis à mort, et cela par la main de son père ! Dieu dit à Abraham : « Prends ton fils, ton bien-aimé, ton Isaac ; va en Morijah, et là, offre-le-moi en sacrifice ! »

Quel mystère ! Celui dont doit sortir une nation arrive, et, avant qu'il ait un seul enfant, Dieu demande sa mort ! Voilà le bien-aimé que l'Eternel avait promis à Abraham, et ce même Eternel retire ce fils encore en bas âge ! Bien plus : Dieu veut que le père porte la main sur l'enfant, et dans son amour lui donne la mort !

Reconnaissons-le : l'antique promesse et l'ordre nouveau devaient paraître en contradiction. Cependant Abraham n'hésite pas ; il prit Isaac, le conduisit à Morijah ; et là, sur une montagne, après avoir fait tous les préparatifs du sacrifice, le père saisit le couteau, leva la main sur son enfant... et entendit une

voix lui dire : Arrête! arrête! Ne touche pas à ton fils ; je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas hésité à me donner ton fils unique et bien-aimé. Abraham releva la tête, vit un bélier tout préparé et l'offrit en holocauste.

Qu'avait donc voulu Dieu, en donnant un tel ordre à Abraham ? Mettre son serviteur à l'épreuve, manifester aux générations futures qu'on lui devait toute confiance, et que la foi était la voie du salut. Remarquez que depuis le départ d'Abraham de son pays, l'Éternel a mis constamment la foi du patriarche à l'épreuve. Pourquoi lui offre-t-il la possession d'une vaste contrée, alors qu'il est sans moyen de la conquérir ? C'est pour éprouver sa foi. Pourquoi lui promet-il une nombreuse postérité quand il est vieux et sans enfants ? Encore pour éprouver sa foi. Enfin, après qu'un fils lui a été donné, pourquoi demander au père de le faire mourir, tout en maintenant l'assurance que ce fils aura lui-même des enfants ? Toujours pour éprouver sa foi par son obéissance. Abraham espéra donc contre toute espérance ; il se dit que Dieu ressusciterait son enfant plutôt que de manquer à sa pro-

messe, et sa foi inébranlable fut enfin récompensée.

A le bien prendre, cette foi n'était-elle pas la chose la plus simple et la plus légitime du monde? Dieu n'avait-il pas jusqu'alors montré son amour à son élu? N'avait-il pas fait prospérer le patriarche, sa famille, ses troupeaux, ses voyages, sa santé? Ce Dieu, si bon jusqu'alors, pouvait-il devenir méchant et manquer à sa parole? Non. Aussi, mes enfants, avons-nous tous, dans le bien que Dieu nous a déjà fait, la garantie du bien qu'il veut encore nous faire. Manquer de confiance en Lui serait de l'injustice, de l'ingratitude, de la folie. Par sa conduite, Abraham a dit ce que David a redit dans son cantique : « O Dieu, quand même tu me tuerais, je ne cesserais pas d'espérer en toi!

Combien de fois encore cette confiance devait être mise à l'épreuve avant d'être pleinement couronnée! Ce n'est pas à Abraham seul que Dieu la demanda; ce fut aussi à ses descendants. Isaac lui-même eut une femme stérile; et toutefois c'est d'elle qu'il dut attendre les fils qui peuplèrent Canaan.

Son fils Jacob fut aussi contraint de quitter sa patrie, où cependant devaient s'accomplir les promesses de Dieu à son égard.

Un de ses enfants, Joseph, que des visions envoyées de Dieu plaçaient presque sur un trône entouré de ses frères, se vit au contraire jeté dans une fosse, puis vendu comme esclave, puis mis en prison ; et lui aussi, au milieu de toutes ces épreuves, conserva une foi vivante en la promesse de son Dieu. Enfin ses onze frères, au moment où la prophétie semblait déjà s'accomplir par l'accroissement de leur maison, composée de soixante-dix personnes, furent tous chassés par la famine en terre étrangère, où, bien loin de commander, ils devinrent esclaves. En Egypte, les descendants d'Abraham furent réduits à l'état de manœuvres pour soutenir leur misérable existence ; et, comme pour mieux assurer la destruction de leur race, le roi Pharaon ordonna que tout mâle nouveau-né de cette nation fût mis à mort. Comment les Hébreux, dans un tel abaissement, auraient-ils pu espérer encore, s'ils n'avaient pas eu véritablement l'as-



surance divine, d'être un jour libres, nombreux, prospères dans la terre promise ?


Mais pourquoi Dieu fait-il attendre si longtemps le Sauveur qu'il a promis au monde ? Pourquoi ne l'avoir pas envoyé du temps d'Abraham ? et, mieux encore, pourquoi ne l'avoir pas donné du temps de Noé ou d'Adam ?

Mes enfants, c'est qu'il fallait préparer le monde pour recevoir ce Sauveur. Au temps d'Adam, Caïn et ses semblables l'eussent mis à mort comme Caïn fit mourir Abel. Au siècle du déluge, les hommes eussent repoussé sa parole comme ils repoussèrent celle de Noé. A l'époque d'Abraham, le Sauveur eût été violenté par les habitants de Sodome, qui maltraitèrent des anges. Vous voyez que le monde n'était pas mûr pour recevoir son libérateur. Hélas ! nous verrons que plus tard il ne l'était guère encore, et que lorsqu'il arriva, ce Sauveur fut persécuté, honni, condamné, mis à mort ! Et il fallut toute la lumière du Saint-Esprit, toute la clarté des prophéties, tous les mécomptes des peuples, dans le passé, pour faire accepter

le Messie, qui ne vint que quarante siècles après la promesse faite à nos premiers parents. Prenons donc patience, et voyons comment Dieu va préparer son apparition.



MOISE



Mes enfants, n'avez-vous pas remarqué, dans les rues ou chemins, des petits garçons et des petites filles criant, jurant, se battant, comme si c'était les choses les plus simples du monde, tandis que vous, sans être parfaitement sages, vous auriez cependant honte de crier, jurer et vous battre? Pourquoi ces jeunes vagabonds font-ils donc sans remords ce que vous ne pourriez pas faire sans horreur? C'est parce qu'on s'habitue au péché en le commettant et en le voyant commettre; en sorte qu'après un certain temps passé dans le mal, on finit par ne presque plus le sentir. La conscience de

ces vagabonds se durcit comme se durcit sur la route le talon de ces va-nu-pieds.

Voilà pourquoi Dieu voulut que les hommes eussent une loi écrite, inaltérable. Vous comprenez que si l'habitude de faire le mal change la conscience, elle ne peut pas changer la loi gravée sur la pierre. Les hommes du déluge ou de Sodome étaient bien parvenus à s'habituer à commettre le mal sans presque plus s'en apercevoir ; mais les Hébreux ne sauraient plus y tomber sans le sentir lorsqu'ils auraient devant eux la loi de Dieu empreinte sur un rocher, conservée dans une arche, lue dans le temple. S'ils faisaient le mal, la loi était là pour le leur reprocher ; il suffisait de comparer leur vie aux commandements de Dieu. Je vais vous faire comprendre tout cela par une comparaison.

Un jeune garçon avait fait une sottise ; son père lui dit : Va vers ta mère et dis-lui de ma part de te mettre au cachot, au pain sec et à l'eau. L'enfant sentant sa faute, n'ose pas d'abord résister à son père ; il sort pour accomplir sa commission. Mais en route

il voit des fleurs, et les cueille; des coquillages, et les ramasse; il se dit qu'en rentrant à la maison il se fera une couronne de roses, de jasmin, de violettes, ornée de coquilles nacrées. La longueur de la route lui donne appétit, et il savoure d'avance, en imagination, un bon déjeuner. Mais bientôt, en avançant, il se rappelle que sa mère doit le punir, qu'au lieu du repas habituel il n'aura que du pain; qu'en échange de sa chambrette gaie et bien éclairée, on doit lui donner un cachot. Que faire? Il ne peut pas supprimer l'ordre de son père, mais il lui vient la pensée de le modifier; et, en rentrant, les yeux baissés, il dit à sa mère: Papa ne veut pas que je déjeune à la salle à manger. La mère le croit, le laisse sortir, et l'enfant s'amuse en se disant puni!

Mais supposez que le père, au lieu de charger son fils d'une commission de vive voix, eût envoyé une lettre cachetée à la mère pour lui dire: Mets Jules au cachot, au pain et à l'eau; et qu'il eût chargé l'enfant d'apporter cet ordre écrit, ne voyez-vous pas que le coupable n'aurait pas pu, dès-lors, l'altérer, et qu'en

arrivant il se fût trouvé devant ces mots : au pain et à l'eau dans un cachot ?

Voilà pourquoi Dieu voulut que les hommes ne fussent pas simplement porteurs en eux-mêmes d'un ordre qu'ils risquaient d'altérer, poussés par leurs passions ; et pourquoi les lois de la conscience ont été fortifiées par des lois gravées sur la pierre il y a quatre mille ans, et conservées inaltérables jusqu'à nos jours.

Mes enfants, cette loi de Dieu fut remise à Moïse. Ce serviteur de l'Eternel avait d'abord délivré les Hébreux esclaves en Egypte, il les avait conduits au désert où aucune nation ne pouvait les asservir ni les corrompre. Là, Moïse façonna les Israélites aux lois nouvelles qu'il venait leur donner de la part de Dieu. Pour que les Hébreux n'arrivassent pas dans la terre promise avec les mauvaises habitudes prises au pays des esclaves, l'Eternel les retint là 40 ans, et tous, excepté deux, eurent le temps d'y mourir. Il ne resta de la sorte qu'un peuple tout neuf, composé des enfants nés dans le désert, et qui dès-lors ne risquaient plus

d'avoir les mœurs des Egyptiens. Vous voyez qu'ainsi Dieu refit en même temps et la loi et le peuple, pour mieux façonner la génération qui devait recevoir le Sauveur.

Ce peuple renouvelé ne renfermait-il plus que des saints? Oh! non; ceux qui le composaient étaient hélas! comme les hommes de tous les temps, enclins au péché et encore peu disposés à en convenir. La nouvelle loi était un premier moyen pour leur arracher cet aveu; mais Moïse, inspiré de Dieu, en créa un second, ce furent les sacrifices. Le Décalogue disait aux Hébreux ce qu'ils devaient faire; les sacrifices leur rappelaient ce qu'ils n'avaient pas fait; et la mort des taureaux leur fit comprendre que pour avoir péché ils méritaient eux-mêmes la mort! Les holocaustes d'animaux n'étaient pas une expiation, mais le signe de l'expiation; c'était comme si Dieu avait dit au pécheur: « Tu dois mourir, mais j'ai compassion de ton malheureux sort; je ne puis négliger ta faute, cependant je veux t'épargner. Le sang qui coule sur l'autel t'annonce l'horreur que j'ai de ton péché, et la vie que je te laisse te témoigne mon amour! Tu

n'expies pas ainsi tes crimes ; mais ces sacrifices te rappellent qu'il m'est dû une expiation. »

Les sacrifices, aussi bien que la loi, devaient donc faire sentir à l'homme qu'il était coupable et le conduire à soupirer toujours plus après un Sauveur.

Une comparaison expliquera ma pensée. Supposez que nous soyons au milieu des sauvages, qui se mangent les uns les autres. Un enfant vient de naître ; il grandit et voit chaque jour ses parents et leurs voisins se livrer à des fêtes sanglantes : ils mangent les hommes des tribus voisines le plus tranquillement du monde. Que fera l'enfant élevé au sein d'une telle nation, quand il sera parvenu à l'âge de 20 ans ? Hélas ! sans remords il mangera ses voisins. Supposez maintenant qu'un de ces petits sauvages soit apporté le jour de sa naissance en Europe pour y être instruit dans une famille chrétienne de nos lois divines et humaines. Si, élevé de la sorte, cet enfant commet un crime et qu'on lui lise son arrêt de mort, croyez-vous qu'il ne mesurera pas mieux sa faute après avoir connu nos Codes, que s'il était resté

parmi les Cannibales ? Sans doute ! Et si le lendemain, en face de l'échafaud, sa grâce arrive signée par le monarque, ce coupable cessera-t-il pour cela de sentir son crime ? Non ; mais au contraire il éprouvera une vive reconnaissance pour celui qui l'aura gracié.

Voilà, mes enfants, une image de ce que la loi de Dieu et les sacrifices devaient accomplir : imprimer dans le cœur du coupable le sentiment de sa culpabilité.

Ainsi préparés, les Hébreux risquaient encore de se corrompre au contact des idolâtres du pays de Canaan leur future patrie. Il fallait donc les isoler de ces païens.

Cette nécessité nous explique bien des faits qui, sans cela, nous étonneraient. Telle est l'expulsion des peuplades cananéennes ; l'ordre même de les détruire, et pour les punir de leurs crimes et pour ne pas risquer de tomber dans leurs pratiques coupables. Telle encore la défense de manger de certains aliments, ce qui devait tenir les Juifs éloignés des tables païennes où ces aliments étaient servis. Telle cette interdiction d'épou-

ser des femmes étrangères qui, elles-mêmes idolâtres, risquaient d'entraîner les Juifs leurs maris dans la superstition. Si tous les sacrifices devaient être faits dans le temple à Jérusalem, c'était pour éviter que les Hébreux ne se joignissent aux sacrifices païens faits partout ailleurs. Cette unité de culte, de temple, de cérémonies, maintenait la foi en l'unité de Dieu ; et comme ce Dieu unique était pur, saint, miséricordieux, y conduire les Israélites, c'était les conduire à la pureté, la sainteté, la miséricorde.

Ces efforts incessants pour combattre l'idolâtrie étonnent d'abord ceux qui s'imaginent qu'il importe peu d'adorer Dieu sous un nom ou sous un autre, et qui pensent même que Dieu s'inquiète peu de nos adorations. Mais que de tels lecteurs songent aux débauches, aux crimes que les fêtes et le culte de l'idolâtre entraînaient ; qu'ils se rappellent les danses autour du veau d'or, les orgies dans les bocages, les courtisanes établies jusque dans le Temple, les sacrifices offerts à Moloch ; et ils comprendront que l'idolâtrie n'était pas une erreur innocente, mais une erreur dangereuse, criminelle, que l'homme em-

brassait pour tromper sa conscience et satisfaire ses passions.

Cependant toutes ces précautions n'ont pas suffi pour isoler les Hébreux des autres nations et les rendre capables de comprendre le Messie, et nous allons voir Dieu leur envoyer encore des Prophètes.



LES PROPHÈTES



Les Prophètes avaient une double mission : ramener le peuple de ses égarements, et l'entretenir du Messie à venir ; ils avaient à donner des censures et des espérances. Qui l'aurait cru ? Ce peuple comblé des faveurs de Dieu, arraché à l'esclavage, nourri de manne au désert, introduit par des miracles en Canaan, pays découlant de lait et de miel, c'est-à-dire, des plus fertiles ; ce peuple doté de la connaissance du vrai Dieu, ce peuple oublia son bienfaiteur et se fit idolâtre ! En vain l'Eternel l'avait isolé, les Israélites couraient au loin chercher des femmes païennes. En vain Moïse lui avait révélé un Jéhovah, un esprit invisible, un être saint ; Israël aima mieux adorer un

veau d'or, se livrer à des fêtes impures et faire brûler les enfants sur l'autel de Moloch ! Châtiés pour une telle conduite, les Hébreux s'humiliaient, pleuraient, demandaient grâce. Dieu retirait le châtement, et le peuple retombait dans l'idolâtrie ! L'Éternel envoyait de nouvelles épreuves, une famine, une guerre. La nation s'inclinait encore, priait encore, et quand Jéhovah lui rendait sa bienveillance, le peuple de col roide reprenait ses idoles, ses vices, et abandonnait le culte de son Sauveur.

Comme tout cela peut vous paraître étrange, je vais vous aider à le comprendre. N'avez-vous pas remarqué qu'un père, une mère, de notre temps et dans notre pays, peut-être dans votre maison, sont quelquefois obligés de dire et redire vingt fois la même chose à des domestiques, à des enfants, avant de s'en faire obéir ? Ne connaissez-vous aucun jeune garçon, aucune jeune fille, à qui depuis des années on commande et recommande en vain d'être propres, véridiques, actifs, obéissants, et qui restent toujours négligents, paresseux, rebelles ? Eh bien ! ce que vous avez vu vous-mêmes, en petit dans votre maison, c'est

ce qui arrivait en grand chez les Israélites. Nos enfants aiment à courir les champs, à goûter des friandises, à faire précisément ce qu'on leur interdit; c'est un plaisir pour eux; plaisir coupable, plaisir stupide et qui sera racheté par la punition; mais enfin c'est un plaisir, et dès-lors, pour le goûter, nos enfants perdent de vue le châtimement. C'est ainsi que les Hébreux préféraient à l'Eternel un veau d'or; car ce culte était accompagné de danses. Ils aimaient mieux les idoles impures dans les bocages, que l'arche sainte dans le temple, parce que ces bocages couvraient des festins, tandis que l'arche renfermait la loi divine. A chacune de ces préférences se rattachait un péché qu'ils appelaient un plaisir. Vous le voyez, il en était alors comme de nos jours, au milieu de nos enfants, au milieu de vous-mêmes.

Les Hébreux, ramenés de leurs égarements, avaient encore besoin d'être instruits sur la loi de Moïse. Cette loi brève, pour ce qui regardait la conduite morale, et figurative pour ce qui regardait le culte, avait besoin d'explication pour être comprise du commun peuple; et les Prophètes furent chargés de

donner ces explications. Ils firent d'abord comprendre qu'il ne suffit pas d'accomplir les ordres de Dieu avec les mains, mais que cet accomplissement doit être inspiré par le cœur; que ce n'est rien, par exemple, que d'offrir un bœuf à Dieu en sacrifice tout en restant injuste envers ses frères. « Qu'ai-je à faire, dit « Isaïe, de vos sacrifices? Je suis rassasié de vos holocaustes; je ne prends point plaisir au sang de vos taureaux et de vos génisses. J'ai en horreur votre encens, vos nouvelles lunes, et vos fêtes solennelles. Cessez plutôt de mal faire, recherchez la droiture, faites justice à l'orphelin et défendez la veuve. »

Ces Prophètes firent comprendre que Dieu préfère, à toutes ces cérémonies, le repentir et la justice. « L'holocauste que tu aimes, dit David, c'est un esprit contrit, un cœur brisé. » « Je veux la miséricorde et non le sacrifice, » dit l'Éternel, par la bouche d'un Prophète. »

Ainsi le peuple était préparé à recevoir la loi évangélique toute spirituelle et la mort du Messie, qui devait être le vrai sacrifice, figuré par la mort des animaux immolés.

Enfin le dernier office de ces Prophètes était d'annoncer la venue de ce Messie. Un d'eux désignait la famille d'où il devait sortir : « Un rejeton s'élèvera
« du trône d'Isaïe. J'ai fait serment à David d'éta-
« blir sa race à toujours et d'affermir son trône
« d'âge en âge. Je ferai lever à David un germe
« juste qui règnera.... En ses jours Juda sera sauvé.
« On l'appellera l'Eternel, notre justice. » L'autre nommait la ville où il devait naître : « De toi,
« Bethléem, sortira le dominateur en Israël et qui
« remonte aux jours éternels. » Un troisième indique l'époque de son arrivée sur la terre : « Depuis l'ordre
« donné qu'on rebâtisse Jérusalem jusqu'au Christ le
« conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux
« semaines. Après ces soixante-deux semaines, le
« Christ sera retranché, mais non pas pour lui-même ;
« puis le peuple du conducteur viendra, qui détruira
« la ville et le Sanctuaire. » Celui-ci décrivait sa grandeur, son origine divine : « L'enfant nous est né,
« le fils nous a été donné et l'empire a été posé sur son
« épaule. On appellera son nom l'admirable, le
« Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éter-

« nité, le Prince de la paix. » Celui-là son humiliation, ses souffrances, sa mort expiatoire sur la terre :
« Il est apparu comme une racine qui sort d'une terre
« desséchée ; il n'y a en lui ni beauté, ni apparence.
« Il est le méprisé et le rejeté des hommes, homme
« de douleur sachant ce que c'est que la souffrance.
« Nous avons détourné notre face de lui, tant il était
« méprisé ; et nous avons pensé qu'ainsi frappé, il
« était battu de Dieu, tandis qu'il était navré pour
« nos forfaits, froissé pour nos iniquités. L'amende
« qui nous procure la paix est tombée sur lui et par
« sa meurtrissure nous avons la guérison. L'Eternel
« a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. On l'in-
« terroge ; il est affligé et toutefois il n'a pas ouvert
« la bouche ; il a été mené à la boucherie comme un
« agneau, comme une brebis muette devant celui
« qui la tond et il n'a point ouvert sa bouche. Il
« a été enlevé par la force de l'angoisse et de la con-
« damnation. Cependant qui racontera sa durée ?
« car il a été retranché de la terre des vivants. On
« avait ordonné son sépulcre avec les méchants ;
« mais il a été avec le riche en sa mort, car il n'a

« point fait d'outrage et il ne s'est point trouvé de
« fraude dans sa bouche. Après qu'il aura mis son
« âme en oblation pour le péché, il se verra de la
« postérité, il prolongera ses jours, et le bon plaisir
« de l'Eternel prospèrera en sa main. Il jouira du
« travail de son âme, il en sera rassasié, mon servi-
« teur juste en justifiera plusieurs par la connais-
« sance qu'ils auront de lui, et lui-même portera
« leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai son
« partage parmi les grands, parce qu'il aura livré
« son âme à la mort, qu'il aura été mis au rang des
« transgresseurs et que lui-même aura porté les
« péchés de plusieurs et aura intercédé pour les
« transgresseurs. » (ESAÏE LIII.)

Après des prophéties si claires et si nombreuses, quand le Désiré des nations arrivera, les lecteurs n'auront qu'à lire Michée, Zacharie, Daniel, Esaïe, qu'à comparer leurs prédictions à l'histoire même pour reconnaître le Sauveur promis.





JÉSUS-CHRIST



Depuis quarante siècles, c'est-à-dire depuis nos premiers parents, les hommes attendaient un Sauveur. Nous avons vu que pour en augmenter le désir Dieu avait donné une loi sévère qui, plus facilement violée, faisait plus vivement soupirer après le pardon. Nous avons vu que ce Dieu avait institué des sacrifices sanglants en mémoire des fautes commises, afin qu'on sentit mieux la gravité du péché et qu'on souhaitât toujours plus ardemment la victime expiatoire. Enfin, nous avons vu que le peuple, par ses désobéissances continuelles, avait démontré qu'il était incapable d'accomplir la loi et de mériter la vie éternelle ; qu'au contraire, il avait rendu bien évident qu'il méritait

la condamnation et la mort ; nous avons vu qu'alors ce même Dieu avait envoyé ses Prophètes pour fixer la patrie, la naissance, la vie, la mort de ce Messie attendu si longtemps, si vivement souhaité !

Enfin pendant une belle nuit, sur une montagne de Judée, des bergers gardant leurs troupeaux aperçurent dans le ciel une lumière éclatante, et ils entendirent un ange leur dire : « Je vous annonce un grand
« sujet de joie pour tout le monde : aujourd'hui dans
« la cité de David vous est né le Sauveur, le Christ,
« le Seigneur ; allez, et vous trouverez le petit enfant
« couché et emmaillotté dans une crèche. »

N'êtes-vous pas étonnés, mes amis, que ce Messie, ce Sauveur promis avec tant de solennité par Dieu pendant tant de siècles, se trouve à la fin n'être qu'un pauvre petit enfant couché dans une crèche, dans une étable ? C'est que vos idées de grandeur, comme celles de la plupart des hommes, sont fausses, et que vous estimez grand et noble ce qui brille aux yeux. Si j'avais dit que le Sauveur fût né dans un palais enveloppé de soie et d'or, vous auriez trouvé cela plus digne du Messie. Mais, pour Dieu, la soie et l'or ne

valent pas plus que la paille d'une étable ; encore quelques jours et la soie sera du fumier comme la paille. Mais la véritable noblesse est dans l'âme, dans les sentiments, dans une vie pure, dévouée, aimante. C'est à cela que nous reconnâtrons si Jésus est le Sauveur.

Dieu voulut donc que le Messie naquit dans l'obscurité, vécût dans la misère, pour faire sentir que les plus pauvres, les plus obscurs des hommes n'étaient pas moins précieux pour lui que les princes et les rois. Il voulut ainsi consoler les petits de ce monde, et leur montrer que si leurs semblables les dédaignent, Lui, Dieu, les aimait et voulait les sauver. Il leur donnait un gage de son amour, en faisant naître son fils au milieu d'eux.

Il ne nous est dit que peu de chose de la jeunesse de Jésus. A l'âge de douze ans, nous le voyons monter au Temple de Jérusalem et s'entretenir avec les docteurs de son propre Père, Dieu lui-même ; nous le voyons pendant son enfance obéir à ses parents, croître en stature et en sagesse. Il n'y a là que peu de

mots, mais ils suffisent pour vous servir d'exemple. Oh ! si seulement, quand vous allez dans la maison de Dieu, c'était bien réellement pour vous occuper de votre Père céleste ! Si, rentrés dans vos demeures, vous obéissiez à vos parents tout en grandissant en sagesse autant qu'en stature, ce serait bien assez ! Mais revenons au Sauveur.

Jésus acheva d'abord l'œuvre commencée par Moïse et les Prophètes, c'est-à-dire qu'il fit sentir aux Juifs qu'ils étaient coupables, puisqu'ils auraient dû observer la loi, non-seulement par les actes de leur vie, mais encore par les sentiments de leurs cœurs. Ainsi Jésus leur dit : « On vous a dit : Tu ne tueras point ; mais moi, je vous dis : Qui se met seulement en colère sans cause est déjà punissable. On vous a dit : Tu ne commettras point d'impureté ; mais moi je vous dis : Qui regarde avec convoitise a déjà commis l'impureté dans son cœur ! On vous a dit : Œil pour œil et dent pour dent ; mais moi je vous dis : Ne résistez point au méchant. On vous a dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous

maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent. Vous avez aussi appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu rendras au Seigneur ce que tu auras promis avec serment ; mais moi je vous dis : Ne jurez en aucune manière, mais que votre parole soit : oui, oui, non, non ; car ce qui est dit de plus vient du Malin. Si quelqu'un veut plaider contre toi et t'enlever ta robe, laisse-lui encore le manteau. Si quelqu'un veut te contraindre d'aller avec lui une lieue, vas-en deux. Donne à celui qui te demande et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

« Ne croyez donc pas que je suis venu abolir la Loi et les Prophètes. Je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. Car je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre soient passés, un seul iota, un seul trait de lettre de la Loi ne passera point que toutes ces choses ne soient faites. Celui donc qui aura violé un de ses petits commandements, et qui aura enseigné ainsi les hommes, sera tenu pour le plus petit au Royaume des Cieux ; mais celui qui les

aura faits et enseignés sera tenu pour grand au Royaume des Cieux. »

Pour faire encore mieux comprendre que son œuvre consistait à sauver les pécheurs, Jésus se rendait volontiers auprès des plus scandaleux et il les accueillait avec bonté, lorsqu'ils venaient repentants auprès de lui. Ainsi, un jour, un péager témoigne le désir de le voir ; comme cet homme était de trop petite taille pour apercevoir le Sauveur dans la foule, il monta sur un arbre, puis descendit pour lui ouvrir sa maison et lui dit avec humilité : Si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant. Jésus, voyant la repentance de cet homme, lui répond : « Aujourd'hui même le salut est entré dans ta maison. » Un autre jour, une femme de mauvaise vie vint pleurer à ses pieds, et Jésus, voyant couler ses larmes, lui dit : « Va en paix, ta foi t'a sauvée. » Enfin, un brigand, au moment de mourir, avoue que c'était avec justice qu'il était condamné, et, s'adressant à Jésus, il s'écrie : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu entreras dans ton royaume. » Et Jésus, à sa dernière heure comme pendant sa vie, eut pitié du pécheur et répon-

dit : « Aujourd'hui même tu seras dans le paradis avec moi. »

Ainsi le Sauveur, en toutes occasions, montre bien que sa mission était de pardonner, d'effacer les péchés. Mais alors, comme de nos jours, il y avait des hommes qui n'aimaient pas qu'on les entretînt de leurs fautes, qui, même, se prétendaient justes et voulaient que le Messie les délivrât, non de la condamnation de Dieu, mais de la tyrannie des Romains, leurs maîtres; il y avait des hommes qui prétendaient régner, non dans le ciel, mais sur la terre; non s'abaisser devant le Seigneur, mais s'élever sur le peuple. En un mot, il y avait alors, comme aujourd'hui, comme toujours, des orgueilleux, amis du plaisir, haïssant quiconque venait leur rappeler leurs devoirs.

Aussi ces Pharisiens eurent-ils pour Jésus la haine la plus vive. Ils commencèrent par le mépriser pour être né dans un village et pour avoir fréquenté les pauvres; ils lui tendirent des pièges pour le faire parler contre la loi ou les prêtres; enfin ils le firent arrêter sous prétexte qu'il avait blasphémé, se disant Fils de Dieu. Jésus, sans s'inquiéter de leurs intrigues,

continuait à instruire le peuple, à le mettre en garde contre l'hypocrisie de ces docteurs et le formalisme de ces Pharisiens; surtout à proclamer le salut des petits et des humbles qui viendraient à lui : « Venez à moi, qui suis doux et humble de cœur, venez à moi et vous trouverez le repos de vos âmes. Je suis venu chercher et sauver ceux qui étaient perdus; non les justes, mais les pécheurs, car il y a plus de joie dans le Ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion. »

Pour mieux persuader les Juifs que Dieu haïssait les orgueilleux et qu'il pardonnait les pécheurs repentants, Jésus se servait de paraboles dont je veux vous donner un exemple. « Un père, disait-il, un père
« avait deux fils, le plus jeune d'entre eux lui dit :
« Père, donne-moi la part de fortune qui me revient.
« Et il leur partagea son bien. Et au bout de quelques
« jours, le plus jeune ayant tout réalisé, partit pour
« un lointain pays, et là il dissipa sa fortune en vivant
« dans la débauche. Mais quand il eut tout dépensé,
« une grande famine survint dans ce pays-là, et lui-



« même commença à se trouver dans le dénûment,
« et il s'en alla se mettre au service de l'un des
« citoyens de ce pays-là, et celui-ci l'envoya dans ses
« champs pour faire paître ses pourceaux. Et il dési-
« rait de se rassasier des gousses que mangeaient les
« pourceaux, mais personne ne lui en donnait. Alors
« rentrant en lui-même, il dit : Combien de merce-
« naires de mon père ont plus de pain qu'il ne leur
« en faut, tandis que moi je meurs ici de faim ! Je
« m'en irai vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai
« péché contre le ciel et devant toi ; je ne suis plus
« digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme un
« de tes esclaves. Et il s'en alla vers son père. Or
« comme il était encore à distance, son père l'aperçut
« et fut touché de compassion, et étant accouru, il
« se jeta à son col et lui donna un tendre baiser.
« Mais le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel
« et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton
« fils ; traite-moi comme un de tes mercenaires. Mais
« le père dit à ses esclaves : Apportez vite une robe,
« la plus belle, et revêtez-le, mettez un anneau à sa
« main et des sandales à ses pieds, et amenez le veau

« gras; tuez-le et que nous nous réjouissons en le
« mangeant, car mon fils que voici était perdu et il
« est retrouvé, il était mort et il est ressuscité! Et
« ils se mirent à se réjouir. Or le fils aîné était
« aux champs, et lorsqu'à son retour il approcha de
« la maison, il entendit de la musique et des danses;
« et ayant appelé un des serviteurs, il s'informa de
« ce que c'était. L'autre lui dit : Ton frère est arrivé
« et ton père a fait tuer le veau gras parce qu'il l'a
« retrouvé en bonne santé. Alors il se mit en colère et
« ne voulut point rentrer. Cependant son père étant
« sorti, le sollicitait; mais il répliqua à son père :
« Voici : il y a un si grand nombre d'années que je
« te sers et je n'ai jamais transgressé aucun de tes
« ordres, et tu ne m'as jamais donné un chevreau
« pour que je me réjouisse avec mes amis; mais quand
« ton fils que voici, qui a mangé ton bien avec des
« courtisanes, est arrivé, tu as fait tuer, pour lui,
« le veau gras! Le père lui dit : Mon enfant, tu es
« toujours avec moi, et tout ce qui est à moi t'appar-
« tient; mais il fallait se réjouir et s'égayer, parce

« que ton frère que voici était perdu et il est re-
« trouvé, il était mort et il est ressuscité. »

Quelle bonté, mes enfants, dans ce père de famille qui nous représente Dieu ; quelle bonté envers ses enfants, c'est-à-dire envers nous ! En est-il un parmi vous, mes amis, qui ait été désobéissant envers ses parents, paresseux à remplir ses devoirs, violent envers ses camarades ? et qui aujourd'hui se repente d'avoir tenu cette conduite ? Que celui-là même ne perde pas espérance, qu'il aille se mettre à genoux devant Dieu, qu'il le prie ; et ce Père céleste le pardonnera, le recevra comme le fils prodigue, et il y aura de la joie dans le ciel parmi les anges à cause de vous, cher enfant.

Voilà donc ce qui, surtout, irritait ces prêtres, ces docteurs, ces Pharisiens orgueilleux ; c'est que Jésus promettait le ciel au dernier des pécheurs repentants, sans qu'il eût besoin d'avoir recours à toutes leurs vaines cérémonies de se laver les mains, d'offrir des sacrifices. Sans doute un grand sacrifice était nécessaire pour obtenir le salut de ces pécheurs ; mais Jésus lui-même, le Sauveur, se réservait de l'accomplir.

Scribes et Pharisiens s'entendirent donc avec les grands prêtres et envoyèrent de nuit des valets et des soldats pour se saisir de Jésus. Ceux-ci le trouvèrent en prière dans un jardin, s'emparèrent de sa personne et le conduisirent devant leur tribunal, nommé sanhédrin. Là, de faux témoins l'accusèrent sans pouvoir le convaincre de péché, et ce ne fut que lorsque lui-même se proclama Fils de Dieu, que les juges, furieux, prononcèrent sa sentence de mort! Dès-lors, la populace qui l'entourait mit son plaisir à insulter Celui qui l'avait instruite, nourrie, et qui voulait la sauver. Un huissier lui donne un soufflet; un soldat le couronne d'épines; un esclave le frappe de verges; un autre se moquant, lui dit : « Devine qui t'a frappé! » Après l'avoir outragé jusqu'à lui cracher au visage, ils le conduisirent hors de Jérusalem, en lui faisant porter l'instrument même du supplice qui l'attendait. Arrivés à Golgotha, les soldats étendirent la croix sur la terre et le corps de Jésus sur la croix; ils prirent de longs clous, un pesant marteau, et frappèrent sur ses pieds et sur ses mains! Jésus, au milieu de ces douleurs atroces, s'écriait : « Mon Père,

pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Un soldat pour se moquer, lui offre pour boisson du fiel et du vinaigre. Jésus entonne un psaume de David : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Un malfaiteur crucifié le raille et lui dit : « Si tu es le fils de Dieu, sauve-toi toi-même et nous avec toi ! » Et le Sauveur, à l'ouïe de sa raillerie, garde le silence ; il n'a de réponse que pour celui qui le prie, et il lui dit : « Aujourd'hui même tu seras dans le paradis ! » Après avoir prié pour ses bourreaux, sauvé le brigand, Jésus pensait encore à ses parents, à ses amis. En présentant Marie à Jean, il dit : « Voilà ta mère ; » et Jean à Marie : « Voilà ton fils. » Enfin lorsque pendant six heures il a souffert des tortures inouïes, Il s'écrie : « Tout est accompli ! » et Il rend le dernier soupir !

Oui, tout est accompli ; Jésus s'est dévoué. Victime divine et volontaire, il expie nos péchés que les sacrifices d'animaux n'avaient pu que rappeler. Maintenant le ciel nous est ouvert, et il suffit à l'homme repentant de le demander au nom de son Sauveur. La Loi de Moïse se terminait par ces mots : Maudit est qui-

conque ne persévérera pas dans toutes ces choses pour les faire. Mais la vie de Jésus se clôt par cette assurance que toutes choses sont faites, accomplies pour quiconque se confie en Jésus-Christ. La Loi nous demandait la justice ; la Croix nous apporte la grâce. Moïse nous faisait trembler de crainte, Jésus nous fait tressaillir de joie : « tout est accompli. »

Jésus, mort, fut mis dans un sépulcre. Ses apôtres attristés n'espéraient plus le revoir. Les femmes qui l'avaient servi vinrent pour embaumer son corps... mais, ô surprise ! le sépulcre est vide, et deux anges disent aux femmes : « Il est ressuscité. » Bientôt Jésus lui-même se présente vivant et console ses disciples. Enfin, après les avoir instruits de ses dernières volontés, Il les conduit sur une montagne, les bénit et disparaît dans les cieux !

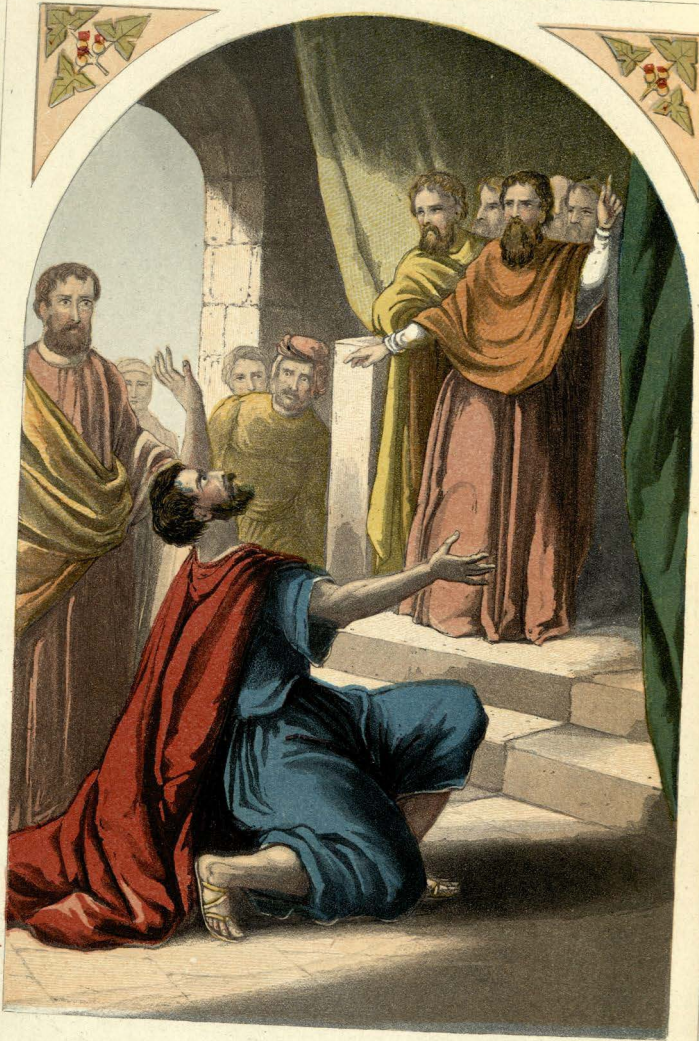
Vous le comprenez, ce départ dut attrister les apôtres, qui, sans doute, eussent préféré garder leur protecteur auprès d'eux ; et toutefois Dieu jugea bon de les séparer de Jésus, comme chaque jour encore, il juge bon de séparer un père de ses enfants, pour leur apprendre à se conduire seuls dans le monde.

Il vient un moment où la plus tendre mère supprime les lisières dont elle soutenait la marche de son fils bien-aimé ; il vient un jour où l'aigle, du sommet de son aire, lance dans le vide des espaces ses petits qui n'ont pas même encore déployé leurs ailes ; mais s'il les pousse dans l'abîme, c'est pour les contraindre à voler par la grandeur même du péril. C'est ce que fit Jésus. Il voulut que ses apôtres, si souvent exhortés à la foi, fussent enfin obligés de vivre par elle sans être rassurés par la présence du Maître. Désormais, il leur faudra croire, prier, pour être secourus, et c'est précisément ce que Jésus voulait. Il voulait leur apprendre à marcher par la foi et non plus par la vue.

Mais si Dieu retirait Jésus de devant les yeux des apôtres, ce n'était cependant pas pour les laisser seuls. Il voulut substituer à ce conducteur visible un conducteur invisible, le Saint-Esprit, et c'est en effet ce qu'il fit quelques jours après l'Ascension, le jour de la Pentecôte. Toute l'Église était en prière dans une chambre haute, lorsqu'un bruit étrange se fit entendre ; la maison fut ébranlée et

l'Esprit divin descendit dans le cœur des Douze. Dès lors, animés d'un saint zèle, aussi courageux qu'ils avaient jusque-là été craintifs, ils se mirent immédiatement à l'œuvre, et nous allons voir saint Pierre, le même jour, descendre dans les rues de Jérusalem et annoncer le salut aux Juifs, au nom de ce même Jésus qu'ils avaient crucifié.





PIERRE



« Tout est accompli ; » telle avait été la dernière parole de Jésus sur la croix. Et en effet étaient accomplis la promesse d'un Sauveur, le sacrifice expiatoire de la victime, l'obéissance parfaite de Jésus, son amour, son dévouement pour ceux qui se confieraient en Lui. Par la mort de ce Sauveur, le ciel est ouvert, l'enfer est fermé pour tout pécheur contri, pour tout cœur humilié. « Tout est accompli ; » il ne reste ni sacrifice à présenter, ni œuvres à faire pour nous sauver. Jésus l'a dit : Tout, absolument « Tout est accompli. »

Tout est accompli ; mais tout le monde ne le sait pas. Il faut donc que les apôtres de Jésus-Christ aillent le dire à tout le monde. Pierre se charge de l'annoncer aux Juifs. Après avoir reçu le Saint-Esprit, il descend dans les rues de Jérusalem et crie à la foule : « Ce Jésus que vous avez fait mourir, Dieu l'a ressuscité, et maintenant assis à la droite de Dieu, il répand le Saint-Esprit comme vous le voyez et l'entendez. »

A l'ouïe de ces paroles et sans doute au souvenir de leur crime, les Juifs sont touchés et ils disent : Que ferons-nous ? — « Frères, répond Pierre, repentez-vous et soyez baptisés au nom de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés. » L'Esprit saint éclaire ces esprits, amollit ces cœurs, et bientôt cinq mille hommes sont convertis. Quelques jours après, trois mille se joignent à l'Eglise, et l'œuvre de Christ manifeste sa divinité, non-seulement par la rapidité de ses progrès parmi les Juifs, mais surtout par la pureté de vie des croyants. Ils ne sont plus qu'un cœur et qu'une âme. Ils se partagent leurs biens selon leurs besoins ; riches et pauvres mangent à la même table ; ils sont frères,

ils s'aiment et ne songent plus qu'à une chose, faire aimer Celui qu'ils ont crucifié !

Mais, hélas ! même dans cette primitive Eglise, se sont trouvés des hypocrites et des menteurs. Un nommé Ananias et sa femme Saphira voulurent passer pour des gens pieux. Ils feignirent de donner aux pauvres le prix d'une propriété qu'ils avaient vendue. Ils en remirent une partie, affirmant que c'était le tout. Mais Pierre leur répondit : « Pourquoi mentez-vous au Saint-Esprit ? N'aviez-vous pas la liberté de garder votre bien ? Et même après sa vente, ne pouviez-vous pas en retenir le prix ? Ce n'est pas aux hommes, mais à Dieu que vous avez menti ! Et pour confirmer cette parole, le Seigneur frappa de mort Ananias, qui tomba aux pieds de l'apôtre. Lorsque, quelques heures plus tard, sa femme vint répéter le même mensonge, Dieu répéta sur elle la même punition. Oh ! mes enfants, quel avertissement sérieux ! Comme il doit vous rendre attentifs à chaque parole qui s'échappe de nos lèvres, à chaque pensée qui monte dans nos cœurs, et nous tenir collés à la pure vérité !

C'était aux Juifs seuls que Pierre annonçait la bonne nouvelle d'un salut donné gratuitement par Jésus-Christ. Mais ce salut était aussi pour les autres peuples. L'Éternel l'avait dit à Abraham en ces mots : « En toi, je bénirai toutes les nations. » Jésus l'avait répété aux apôtres en ces termes : « J'ai encore d'autres brebis qu'il me faut amener ; il en viendra d'orient et d'occident. » Enfin Dieu allait encore le répéter dans une vision à l'apôtre Pierre. Il lui offrit à manger des animaux auxquels les Juifs, afin d'être mieux séparés des nations qui s'en nourrissaient, ne devaient pas toucher. Mais le temps était venu où cette séparation des peuples, et par conséquent cette distinction des aliments, n'étaient plus nécessaires. Jésus avait tout accompli ; Juifs et Gentils pouvaient désormais se réunir. Dieu dit donc à Pierre, en lui présentant ces animaux jadis réputés impurs : « Tue et mange. » D'abord Pierre refusa la nourriture qu'il regardait comme souillée, et une voix lui dit : « Ne regarde pas comme impur ce que Dieu a purifié. » L'apôtre ne comprenait pas encore ; mais bientôt, ayant reçu l'ordre d'aller annoncer le salut à Corneille,

païen, il reconnut enfin qu'en supprimant la distinction entre les aliments le Seigneur avait voulu supprimer la distinction entre les peuples, et que le salut devait être annoncé tout aussi bien aux Gentils qu'aux Hébreux. » Il n'y avait plus ni Grec ni Juif, ni Barbare ni Scythe, ni esclave ni libre; mais Christ était tout en tous. »

Cette importante vérité que l'Évangile était pour tous les peuples et non pas uniquement pour les Juifs, cette vérité qui nous paraît aujourd'hui si simple, ne se fit jour que lentement, péniblement, dans l'esprit des enfants d'Abraham. Fiers de leur origine, ils gardèrent quelque chose de cette sottise fierté, même en devenant chrétiens, et ils prétendirent faire passer les Gentils par Moïse, pour arriver à Jésus-Christ. Aussi ne songèrent-ils pas à porter au loin la foi nouvelle. Pour les y contraindre, la Providence dûnt les chasser de Jérusalem. Une vaste persécution obligea les disciples à se disperser sur la Palestine et jusqu'en Asie. Là, tout en racontant leurs épreuves, il se trouva qu'ils annoncèrent l'Évangile; si bien que Dieu fit tourner leur affliction

passagère au salut éternel du genre humain. C'est que les souffrances des martyrs ont de tout temps servi à susciter de nouveaux croyants.

Toutefois Pierre, acceptant cette doctrine de l'universalité du salut pour tous les croyants juifs ou païens, n'en resta pas moins l'apôtre des Juifs. Et la tâche de porter l'Évangile aux nations étrangères fut donnée à l'homme extraordinaire dont nous allons parler.





PAUL

—•❖•—

Vous comprenez que les prêtres juifs qui avaient persécuté Jésus, le maître, devaient persécuter aussi les apôtres, ses serviteurs. Les progrès de l'Eglise amenaient la ruine de la synagogue; aussi les ennemis de l'Evangile ne tardèrent-ils pas à se manifester. Les Chrétiens étaient poursuivis, jetés en prison, mis à mort. Un d'eux, Etienne, fut lapidé, et un nommé Saul, le plus violent des persécuteurs, voulut présider à cette barbare exécution. Le martyr mourut à l'exemple de son Seigneur, en priant pour ses bourreaux. « Seigneur, dit-il, ne leur impute point ce crime! »

Une telle mort dut frapper Saul comme celle de

Jésus avait frappé le centenier, et s'il ne dit pas à haute voix : « Certes, cet homme était juste, » il dut se retirer le cœur transpercé de la crainte d'avoir fait mourir un serviteur de Dieu.

C'est ce qu'on est enclin à penser en apprenant que plus tard Saul, le plus violent persécuteur de l'Eglise chrétienne, en devint, sous le nom de Paul, le plus puissant soutien.

Un jour qu'il se rendit à Damas pour y saisir les adorateurs de Jésus-Christ, les charger de chaînes et les faire condamner, il vit tout-à-coup sur son chemin une lumière éclatante et entendit une voix divine lui dire : « Paul ! Paul ! pourquoi me persécutes-tu ? — Qui es-tu, Seigneur, répond le futur apôtre. — Je suis Jésus que tu persécutes. — Seigneur, que faut-il que je fasse ? — Lève-toi, entre dans la ville, il te sera dit ce que tu dois faire. » Et en même temps que Jésus envoyait Paul vers Ananias, il disait à celui-ci qu'il fallait révéler à ce nouvel apôtre que le Fils de Dieu l'avait choisi pour faire connaître son nom et son salut aux nations.

Voilà donc la religion du Sauveur débordant la

terre de Canaan et se répandant sur le monde. « Dieu n'est pas, dira plus tard Paul aux Romains, Dieu n'est pas seulement le Dieu des Juifs, mais aussi des Gentils. » Et s'Il les a pour un temps abandonnés à eux-mêmes, c'était pour les laisser chercher le Seigneur comme des aveugles, à tâtons, et ainsi leur faire mieux sentir leur impuissance à trouver le vrai Dieu et à lui obéir. Ainsi, par l'ignorance des païens et par la connaissance des Juifs, le Créateur a montré aux hommes qu'ils étaient incapables de se sauver eux-mêmes. « Il les a tous renfermés sous sa condamnation, nous dit saint Paul, afin de leur faire miséricorde à tous. » Une comparaison vous expliquera la conduite de Dieu.

Un homme avait plusieurs enfants, tous remplis de confiance en eux-mêmes ; comptant si bien sur leurs talents et sur leurs forces, qu'ils abandonnèrent tous leur patrie pour courir dans le monde vivre chacun selon son caprice et ses goûts. Bien que le père fût loin d'être satisfait d'eux, il fit appeler l'aîné, lui confia son domaine à la condition qu'il vivrait à ses

côtés et suivrait ses ordres. Ce fils y consentit. Il s'installa à la maison paternelle, prit le titre d'héritier et se crut un personnage tellement important qu'il dédaigna ses frères. Ceux-ci, du resté, sans s'inquiéter de rien, continuèrent à chercher le plaisir.

Après un certain temps, le fils aîné ne valut pas mieux que les autres; il était fier de sa fortune; respectueux pour son père dans les formes, il n'était pas plus obéissant pour le fond. Si le vieillard lui disait : Fais ceci, cela, il répondait : Oui, et ne le faisait pas.

De leur côté, les autres enfants, devenus vieux, sentirent la fatigue des voyages, le dégoût des plaisirs, et voulurent rentrer sous le toit paternel. Hélas! ils en ignoraient le chemin et cherchaient au hasard un guide pour les conduire.

Enfin, un envoyé du père se présente successivement à chacun des enfants et leur dit : Vous êtes tous coupables : l'aîné dans la maison, les autres dans le monde. Désobéir auprès ou désobéir au loin, c'est toujours désobéir. Reconnaissez donc tous vos

torts et acceptez la bonne nouvelle que je vous apporte.

— Quelle bonne nouvelle ?

— Votre père vous pardonne à tous si seulement vous le lui demandez au nom de Jésus-Christ.

Voilà ce que saint Paul est venu dire de la part de Dieu au peuple juif, fils aîné, comme à toutes les autres nations. Ils sont tous tombés dans la désobéissance, de sorte qu'à tous le Père céleste offre une grâce dont ils ont également besoin.

Cette bonne nouvelle du salut gratuit offert aux Juifs et aux païens, Paul passa sa vie entière à la proclamer dans le monde. En Judée, en Grèce, en Asie, en Europe, partout il fit connaître son Sauveur. Si l'on le laissait libre, il prêchait l'Évangile sur les places publiques. Si l'on le retenait dans les chaînes, il prêchait l'Évangile en prison. Aux peuples, aux rois, sans distinction, il disait la vérité. Lorsqu'on le croyait malade, mourant, il écrivait aux Églises pour les exhorter. Quand on le supposait tout occupé de préparer sa défense, il ne songeait qu'à défendre ses ennemis contre la colère de Dieu. Ainsi Festus le gouver-

neur, Agrippa le monarque, le font appeler et l'engagent à se justifier ; mais Paul, négligeant sa propre cause, plaide la cause de Jésus-Christ, ou plutôt la cause d'Agrippa juif, et de Festus païen, tous deux pécheurs ayant besoin de pardon ; si bien que le roi lui-même s'écrie : « Tu me persuades presque d'être chrétien ! »

Et en effet, mes amis, comment ne serait-on pas gagné par cette offre généreuse que Jésus fait au monde : « Confiez-vous en moi qui pardonne et qui sauve, en moi qui meurs pour effacer vos péchés ; confiez-vous en moi, et je vous donnerai la vie et l'immortalité ; confiez-vous en moi, priez le Père en mon nom, et il vous accordera son Saint-Esprit ?

Et vous, mes enfants, avez-vous pris cette offre pour vous-mêmes ? vous êtes-vous confiés en Jésus-Christ ? ou seriez-vous semblables à ce fils aîné qui se croyait assez sage parce qu'il portait le nom de son père ? ou bien êtes-vous semblables à ses frères qui couraient le monde et le plaisir, contents d'eux-mêmes ? Ces deux conduites ne valent pas mieux l'une que l'autre, et

dans les deux vous avez besoin du Sauveur, besoin d'un pardon qui est en Jésus-Christ.

Si Agrippa, comme tous ceux qui ne veulent pas abandonner le vice, ne se laissa pas persuader pleinement par Paul, beaucoup d'autres, fatigués de leurs péchés, acceptèrent le pardon offert par l'apôtre. Paul prêcha l'Évangile en Asie et en Europe, partout avec succès. Ses Épîtres en sont la preuve. Il fonda des Églises à Corinthe, Ephèse, Philippe, Colosse, Thessalonique, en Galatie; et ce qu'il y eut de plus admirable, ce qui manifesta le plus clairement l'intervention de Dieu dans cette œuvre, ce furent les moyens infiniment petits dont disposait l'apôtre. Paul n'était pas un savant philosophe; il ne parlait qu'au nom de l'Écriture sainte. Paul n'était pas un Crésus distribuant des trésors: c'était un simple ouvrier travaillant pour vivre. Paul n'était pas un conquérant à la tête d'une armée: c'était un homme chétif, un prisonnier jeté dans un cachot où sa main, chargée de fer, tenait encore la plume qui dirigeait les Églises. Représentez-vous un ouvrier de Rouen ou de Lyon, tissant sa toile la nuit afin d'avoir le temps d'évangéliser le jour, vivant

de son travail quand il est libre, et d'aumônes quand il est en prison; représentez-vous ce pauvre, cet indigent prolétaire amenant à sa cause les villes de Paris, de Londres, de Rome, de Vienne, de Berlin, de Pétersbourg, et dites-moi si vous pensez qu'un tel homme pût accomplir ces prodiges sans être soutenu par Dieu lui-même.

Voilà ce que Paul a commencé, et voilà ce que ses successeurs, aussi pauvres que lui, ont continué jusqu'à ce qu'enfin le monde civilisé tout entier se soit converti à Jésus-Christ.

Malheureusement, dans la suite des siècles, les Eglises se sont corrompues dans leur foi et dans leur conduite. Mais cela ne fait que confirmer la mission divine de l'apôtre; car Paul l'avait prédit: « L'Esprit annonce expressément, dit-il à Timothée, que dans les derniers temps quelques-uns se révolteront de la foi, s'abandonnant à des esprits séducteurs, enseignant le mensonge par hypocrisie. Et Jésus lui-même avait si bien prévu ce refroidissement de la foi chez une partie de ceux qui se prétendaient ses disciples, qu'il a dit :

« Quand le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? »

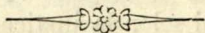
Il ne faudrait donc pas nous rassurer, mes enfants, parce que nous portons le nom de chrétiens et parce que nous lisons l'Évangile; il se pourrait que nous fussions de ceux auxquels le Sauveur devenu leur juge dira au dernier jour: « Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connus ! »

— Mais, Seigneur, répondront ces aveugles spirituels, n'avons-nous pas parlé de toi? n'avons-nous pas fait des prodiges pour toi? toi-même n'as-tu pas enseigné dans nos rues? n'avons-nous pas mangé en ta présence, à la sainte table?

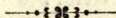
Vous voyez par ce drame final qu'il y aura des hommes, même devant le tribunal de Dieu, qui se feront encore illusion et qui se croiront chrétiens pour avoir parlé de Christ, communiqué à la table de Christ; mais que Christ chassera de sa présence, parce qu'ils n'auront pas vécu comme lui selon la justice et dans la charité. Voulez-vous donc savoir si vous êtes du nombre de ceux qui se font illusion? Voyez comment vous vivez! Si

dans vos prières, vos cantiques, vos conversations, vous dites : « Seigneur, Seigneur ! » et qu'en même temps vous ne fassiez pas la volonté de Dieu, vos prières, vos cantiques, vos conversations, ne sont qu'un airain qui résonne, qu'une cymbale qui retentit, et vous n'êtes pas chrétiens !

Je vous ai présenté, mes enfants, les prédictions de Paul sur les chutes de l'Eglise comme une preuve que l'apôtre était bien un envoyé de Dieu. Est-ce à dire qu'il suffise de prévoir les revers de l'œuvre dont on s'occupe pour être un messenger du Ciel ? Non, sans doute. Si Paul n'avait prédit que les misères des chrétiens, ce serait un bien triste argument. Mais il a dit aussi que ces misères ne seraient que passagères et que l'Evangile triompherait à la fin. C'est ce qu'avait dit Jésus ; c'est ce que va nous répéter saint Jean ; et vous verrez qu'il l'a prédit en des termes que l'histoire vient confirmer.



SAINT JEAN



Les temps apostoliques tiraient vers leur fin. Pierre avait été mis en croix, Paul avait été décapité, et, bien que nous ne sachions rien de précis sur le genre de mort de leurs collègues, nous pouvons supposer qu'au bout du siècle tous avaient disparu. Toutefois, nous savons qu'il en restait un, saint Jean, qui vécut plus de cent ans.

C'est lui qui, dans un livre nommé l'*Apocalypse* ou *Révélation*, nous a donné sur l'avenir de l'Eglise des lumières dont je voudrais réjouir vos yeux.

Je passe sous silence les prophéties de Jean sur les époques d'épreuves et de refroidissement dont saint

Paul nous a déjà parlé, et j'en viens de suite à des temps plus heureux.

Dans une vision qui lui montre un lointain avenir, et qui, dès-lors, peut se rapporter à nos jours, l'apôtre contemple un ange traversant les espaces et portant dans ses bras le volume de l'Évangile pour le faire connaître au monde entier. « Je vis, dit-il, un ange qui volait par le milieu du ciel portant l'Évangile éternel pour l'annoncer sur la terre à toute nation, à toute langue.

Eh bien ! mes enfants, cette prédiction, faite il y a dix-huit siècles, s'accomplit de nos jours : un ange, c'est-à-dire un messager, porte en effet le volume sacré depuis le commencement de ce siècle, traduit dans toutes les langues à toutes les nations, dans toutes les tribus. Ce messager, c'est l'immense Société biblique répandue dans toute la chrétienté. Des millions d'Évangiles ont été imprimés, répandus, étudiés, et la lumière brille aujourd'hui sur les pays jadis les plus ténébreux. Les sauvages, les cannibales, lisent la Bible, prient Jéhovah, se convertissent à Jésus-Christ. Il

existe de nos jours des milliers de missionnaires qui distribuent des millions de Bibles. Chaque année, des navires chargés de saints volumes déploient leurs voiles, comme l'ange ses ailes, pour porter sur tous les rivages la bonne nouvelle du salut. L'accomplissement commencé ne s'achèvera-t-il pas ? Le soleil qui se montre à l'horizon reculera-t-il dans les cieux ? Non ; le lever de l'astre nous garantit son ascension. L'ange est parti, il secoue ses ailes, l'Évangile en tombe sur toutes les contrées et nous témoigne de la vérité des prédictions de saint Jean.

Écoutez-en donc encore une, la dernière, la plus importante, la plus joyeuse.

« Je vis, nous dit l'apôtre, un nouveau ciel, une nouvelle terre et la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui descendait d'auprès de Dieu ; alors j'entendis une puissante voix disant : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes et Il habitera avec eux. Ils seront son peuple ; Il sera leur Dieu. Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux, la mort ne sera plus ; il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, car

toutes les premières choses seront passées. Et Celui qui sera assis sur le trône dira : Je fais toutes choses nouvelles.

« Alors, un ange s'approchant de moi, me montra la grande cité, Jérusalem la sainte. Je n'y vis point de temple, car le Seigneur est le temple lui-même; point de soleil, car la face de Dieu l'éclaire. Et les nations sauvées marcheront à cette lumière. Il n'y aura point de nuit. Rien de souillé n'y entrera, ni personne commettant l'iniquité; mais seulement ceux qui sont inscrits au livre de vie. »

Mes enfants, j'ai beaucoup abrégé ce tableau. Mais ce qu'il en reste ne suffit-il pas à faire naître en vous le désir d'habiter de tels lieux? Je le pense, mais à qui sera-t-il permis d'y entrer? Saint Jean le dit : C'est aux nations sauvées par Jésus-Christ; à ceux qui se seront confiés au Sauveur mort pour leurs péchés.

Est-ce votre cas? Croyez-vous véritablement au Fils de Dieu? Aimez-vous ce Sauveur? Obéissez-vous à ses ordres? Le priez-vous souvent? Cherchez-vous à lui

parler ? Est-ce un plaisir pour vous que d'en parler ? Voilà, mes amis, quelques signes auxquels vous reconnaîtrez si vous avez cru et si vous êtes du nombre de ceux qui doivent entrer dans les cieus.

Si vous êtes persuadés que votre vie est bien loin d'être sainte, si vous sentez que vos prières sont languissantes, votre foi faible, votre conduite pécheresse, et si en même temps vous en gémissiez, eh bien ! rassurez-vous : Dieu est compatissant pour quiconque gémit sur ses propres misères ; il en est temps encore ; priez, priez avec instance, et l'Esprit-Saint viendra vous dire dans votre cœur que vous êtes pardonnés par Jésus-Christ et mis pour toujours au nombre des enfants de Dieu.

Mes jeunes amis, j'ai nommé ce petit livre la *Bible résumée*, parce qu'il renferme un abrégé de la révélation divine ; mais cet abrégé est si court, qu'il ne donne qu'une idée très-incomplète de la Bible elle-même. En traçant ces lignes, j'ai voulu vous pousser à lire le saint volume et non vous en dispenser. J'ai mis en votre main un fil qui vous conduira, je l'espère, à travers quelques difficultés, au vrai

sens de la Parole de Dieu. Si je vous ai donné des images, et même des images coloriées, c'est que vous étiez des enfants, en sagesse comme en âge; mais j'aime à croire qu'en lisant mes quatre petits volumes vous avez acquis quelques connaissances, quelque piété, et que, dès ce jour, vous pourrez commencer vos lectures journalières dans le Nouveau-Testament lui-même, sous la conduite de vos parents. Si vous voulez encore des gravures, prenez les *Scènes bibliques*; vous en trouverez là en abondance. S'il vous en faut encore, lisez les *Enfants de la Bible*, lisez enfin l'*Evangile expliqué aux Petits*. Mais j'espère qu'ensuite vous aurez eu assez d'images et que vous saurez prendre intérêt aux paroles de Jésus-Christ, sans avoir besoin de dessins noirs ou enluminés. Bonsoir.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
BIBLE RÉSUMÉE	5
Adam	9
Abraham	19
Moïse	27
Les Prophètes	37
Jésus-Christ.	45
Pierre	61
Paul.	67
Saint Jean	77



AMIENS. — IMP. DE T. JEUNET.
